

Le cri-cri : [suite]

Autor(en): **Courty, Paul**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **17 (1879)**

Heft 34

PDF erstellt am: **08.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-185320>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Puis nous n'aurons plus de poussière,
De sol boueux, ni de glaçons,
Le soir, partout de la lumière,
Jusqu'au près des moindres maisons.

Notre ville propre et jolie,
Chez nous retiendra l'étranger,
Qui délaissera, je parie,
La terre où fleurit l'oranger.

Nous ne pouvons demeurer en arrière;
Avec le siècle il faut marcher,
Obtenir à tout prix un éclat éphémère;
C'est là ce qu'il nous faut chercher.

D'ailleurs n'est-ce pas chose inique?
D'autres villes ont plus d'impôts!
Il faut, dans une république,
En commun porter les fardeaux.

Vous pouviez imposer, peut-être,
Bien des objets par vous omis:
Les pianos, le chat, la fenêtre,
Jeux de croquets et canaris.

« Qui veut la fin veut les moyens! »
Dites-vous. Que tous en pâtissent,
La fin viendra, chers citoyens,
Pour cela nos efforts s'unissent!

Frappez, Messieurs, et n'épargnez, de grâce,
Pas plus les petits que les grands:
La bonne mère ne se lasse
Qu'après avoir fouetté tous ses enfants.

La fenna que pâyê sè z'impoû

Onna bouna fenna qu'avâi dâo bin ao sêlâo étai
z'ua pâyî sè z'impoû et sè lameintâvê dâo teimps
que fasâi stu sailli.

— N'est pas l'eimbaras, se lâi fe lo receviâo, fa
on rudo teimps et clia pliodze n'a pas l'ai dè volliâi
botsi!

— Oh! câisi-vo, se repond la fenna, qu'avâi tot
son fein étai, lâi vâo fêrê bio sti an! Ne vollein rein
avâi dè bon què cein qu'est âo grenâ et su lo cholâ,
kâ se lo teimps ne tzandzê pas, tot cein qu'est à la
garda dè Dieu est fotu.

Berbitchon et sa mia.

Ein septanta et septantion, adon que noutrê sordâ
sont z'u à la frontiêre po gravâ âi Français et âi
Tûtches dè sè veni taupâ per tsi no, lo valet à Ber-
bitchon, qu'on lâi desâi coumeint à son père po cein
que l'aviont ti dou 'na granta berbitche dzauna qu'on
arâi djurâ que l'étâi ein loton, essiyivê dè frequentâ
la felhie à Quequelion. La raccompagnivê adé la
demeindze né, lâi atsetâvê dâi cornets dè trablîettès
à la bise, lâi fasâi liairê lè dévisès dè caramellès,
lâi baillivê lo bré quand la jeunesse sè promenâvê,
la sè veillivê quand l'allâvê fêrê âo for rein què po
la reincontrâ et l'allâvê soveint roudassî déveron la
mâison; enfin quiet: couennâvê. La lurena n'étâi
pas quie tant decidaïe por li, ma tot parâi le lo
remâofâvê pas pî et lo laissivê fêrê dè poâire que
n'ein vîgnê min d'autro, pace que le volliâvê avâi
on bounamei po ne pas restâ vilhe felhie.

Quand l'est que lo gaillâ reçut pè la piquietta lè

z'oodrès po parti po la Comtâ, iô dévessont d'aboo
allâ, fe son sa et quand fe vetu ein militêro, que
l'eut met sa tuniqua et son bounet dè police, s'ha-
zardâ d'allâ derê bondzo tsi Quequelion, kâ on a mé
dè toupet quand on est ein sordâ. Adon à n'on
momeint que sè trovâvê solet avoué sa mia, lâi fe:

— Ora, Janette, mè vâo-tou promettêrê d'adé
m'amâ et dè pas m'âobliâ tandi que sari via?

— Oï bin se cein ne dourê pas trâo grand teimps,
se lâi repond la gaupa.

Le cri-cri

II

Après avoir reçu les premiers compliments de la veuve, le
boursier s'approcha d'une table où des rafraîchissements
étaient servis.

— Qu'est-ce que cela? fit-il en versant avec précaution
un doigt d'un liquide rougeâtre dans un verre.

— Du vin du pays, monsieur, répondit la veuve avec
fierté, et, comme on n'en boit pas beaucoup chez nous, il est
fait avec des raisins de ma propre treille.

— Du vin des Ardennes! dit le boursier, voilà ce qu'on ne
trouverait pas en effet au Café Anglais. Voyons un peu.

Il porta le verre à ses lèvres et fit la grimace.

— Mais il est dur en diable, votre vin!

— Je crois bien, monsieur n'y met pas de sucre: le su-
crier est pourtant à côté.

— Ah! ce vin se boit avec du sucre; il fallait le dire tout
de suite, fit le boursier en riant aux éclats.

Et plus gai qu'il n'avait été depuis longtemps, M. Bertil-
lon tira une pièce de vingt francs de son porte-monnaie.

— Mère Valdreau, dit-il, voilà pour votre marché de de-
main. Est-ce qu'on peut être bien nourri à ce prix-là dans
votre pays?

— Seigneur Jésus! s'écria la veuve en se signant dans
son trouble comme si elle voyait le diable; mais il y a là de
quoi acheter toutes les boutiques de Chaumont et les mar-
chands avec!

— Eh bien! faites pour le mieux et ne regardez pas à la
dépense. Ah! j'espère que vous me ferez goûter un peu de
votre cuisine locale.

— S'il vous plaît? dit la veuve ouvrant de grands yeux
étonnés.

— Ah! c'est juste, vous ne comprenez pas. Voyons, vous
devez bien avoir dans ce pays ce qui se trouve partout, un
plat spécial, que l'on ne prépare bien qu'ici, dont la recette
se transmet de mère en fille.

— Ah! la salade au lard! s'écria la mère Valdreau avec
fierté.

— Hum! fit M. Bertillon effrayé, c'est là votre plat natio-
nal. Eh bien, non, décidément, pas de salade au lard, mais
plutôt, puisque la chasse est ouverte, un perdreau: avec
cela des œufs frais, de la galette....

— Monsieur sera satisfait, j'ose le dire, fit la bonne
femme.

— Et surtout, acheva M. Bertillon en congédiant son hô-
tesse, ne me réveillez pas trop matin.

Depuis longtemps, le boursier ne connaissait plus, en fait
de levers de soleil, que ceux qu'il pouvait admirer de temps
à autre dans quelque pièce de l'Opéra ou de la Porte-Saint-
Martin, brossés par Chéret ou Robecchi. Jet il en avait si bien
pris l'habitude, qu'il ne tenait nullement à en voir d'autres.

Quand le lendemain, la mère Valdreau entra, vers dix
heures du matin, dans la chambre de son hôte, et s'informa
respectueusement comment il avait passé la nuit, elle fut
accueillie avec la plus parfaite mauvaise humeur par le ter-
rible voyageur.

— Comment j'ai dormi? Fort mal, pour ne pas dire du
tout, et comment aurais-je pu dormir avec cet infernal in-
secte qui toute la nuit a fait un tapage du diable dans la
cheminée.

— Le cri-cri ! s'écria la bonne femme. Comment, ce petit bruit a pu troubler le sommeil de monsieur !

— Petit bruit ! On l'entendrait bien de Rethel : mais ces paysans, qui dormaient au bruit du canon, s'imaginent que tout le monde a leur tempérament. Un petit bruit !

— Je crois, balbutia la veuve toute confuse, que le cri-cri a cessé de chanter sur les cinq heures du matin.

— Oui, oui, parlons-en, ricana l'irascible boursier ; quand ce maudit animal a terminé sa sérénade, vos coqs ont commencé la leur. Puis, le cornet du vacher est venu leur donner la réplique. Je m'attendais à tout ce charivari, et je sais depuis longtemps ce qu'il faut penser du calme des champs, si vanté par des poètes imbéciles ; mais le cri-cri n'était pas sur le programme, il dépasse la mesure. Mère Valdreau, je me plaisais beaucoup chez vous, je m'y sentais déjà plus dispos, et je n'aurais pas demandé mieux que d'y prolonger mon séjour, mais le sommeil est une bonne chose, et je n'entends pas en être privé. Vous allez donc me faire le plaisir de donner la chasse à cet orthoptère.

— S'il vous plaît !

— A cet orthoptère, à ce grillon, à ce cri-cri, à cet animal du diable enfin, car, si je l'entends encore une seconde nuit, je n'en passerai pas une troisième sous votre toit. C'est bien entendu, n'est-ce pas ?

La bonne femme sortit atterrée : elle ne pouvait en effet recevoir un coup plus rude. La fable de Perrette et de son pot au lait est éternelle, et l'on peut penser que, depuis la veille, la mère Valdreau avait échafaudé bien des plans sur le séjour de M. Bertillon chez elle. La veuve avait calculé cent fois qu'avec un richard de la trempe de son hôte, qui paraissait disposé à payer vingt francs ce qui en valait cinq, elle aurait bientôt amassé de quoi acheter un cochon et une chèvre : c'était là l'objet le plus immédiat de l'ambition de la pauvre femme, qui jusqu'alors, en fait d'animaux domestiques, n'avait pu dépasser les poules et les lapins.

Et bien mieux, voilà que M. Bertillon parlait de prolonger son séjour : c'était quinze jours, peut-être un mois, qu'on pouvait espérer de le garder à Chaumont. Dans ce cas, la chèvre et le cochon s'effaçaient modestement au second plan, et la veuve ne trouvait nullement ridicule d'élever ses visées jusqu'au petit clos complanté de *pommi* du père Roussin, qui justement était à vendre. La terre n'est pas chère dans ce coin des Ardennes, et le père Roussin, qui demandait trois cents francs de son clos, le lâcherait bien à deux cents, quand il verrait alignés sur sa table dix beaux louis d'or bien reluisants. Ah ! ce champ, si mignon, si régulier, si bien situé au bout du village, à une portée de fusil à peine de sa maisonnette ! que de fois la mère Valdreau l'avait acheté, cultivé, ensemencé ! que de fois elle en avait fait la récolte..... en rêve ! Et voilà que le rêve était à la veille de prendre corps. C'était la richesse !

Oui, mais cette richesse, à qui en était-elle redevable ? qui l'avait introduite dans la pauvre mesure ? C'était le cri-cri, sans aucun doute, et il fallait rendre cette justice à la petite bête, qu'elle ne s'était pas fait prier longtemps pour l'apporter sous le toit qu'elle avait favorisé. Tuer le bienfaisant animal serait donc le comble de l'ingratitude, et il semblait à la veuve qu'elle ne trouverait jamais le courage de s'y décider.

Aussi ce fut en se livrant aux plus tristes réflexions que la mère Valdreau prépara le déjeuner de son hôte. M. Bertillon mangea d'assez bon cœur deux ailes de perdreau, avala une bouchée de galette, but deux doigts de Bordeaux, et parut apprécier particulièrement le café de la veuve, qui, à la vérité, répandait un arôme exquis. Ensuite il sortit pour aller voir la fête.

La plus grande animation régnait déjà dans le village, lorsque M. Bertillon mit le pied sur le seuil de la maisonnette. Les villageois étaient sortis de table, et, tout en discutant bruyamment des détails de culture avec leurs invités, ils se dirigeaient lentement vers la Halle, où se tient la fête. Les habitants des pays voisins arrivaient aussi dans leurs carrioles, graves et dignes sous leur chapeau à haute forme, qui jurait un peu avec la blouse bleue dont ils étaient

encore vêtus : mais pas un qui ne tint à la main un petit paquet contenant le bel habit noir à queue de morue, que l'on devait mettre seulement en descendant de voiture, afin de lui épargner la poussière de la route.

La fête promettait d'être exceptionnellement brillante cette année ; les jeunes gens sociétaires se trouvaient plus nombreux que d'habitude, et la quête qu'ils organisent à domicile, afin d'alléger leurs frais, avait été des plus fructueuses. Aussi le pavillon en bois de la Halle, sous lequel se donne le bal, était-il brillamment décoré de guirlandes et de milliers de verres de couleur, qui le soir devaient produire un effet magique. Les musiciens, venus de Rethel, étaient déjà à leur poste, et accordaient leurs instruments. Ajoutez à toutes ces splendeurs un nombre respectable de baraques de saltimbanques, de marchands de sucres de pomme, de manèges de chevaux de bois, de roulettes où l'on gagne des porcelaines, et même un panorama !

(La suite au prochain numéro).

Un riche campagnard est envoyé aux eaux de K... après s'être fait pas mal tirer l'oreille ; mais il le faut absolument ; aussi part-il en maugréant contre la Faculté. Arrivé à destination, il se rend auprès du médecin des bains qui lui indique la manière de prendre les eaux et le régime à suivre, tout en lui recommandant un restaurateur dont la cuisine est conforme aux prescriptions médicales. Habitué à ses heures de repas matinales, le brave homme se présente dans la salle à une heure où les fourneaux sont à peine allumés, et demande à dîner. Le sommelier, un peu surpris de cette visite insolite, lui fait néanmoins prendre place et s'empresse de mettre le couvert, puis plante là son hôte pour courir à la cuisine. Celui-ci, après avoir patiemment attendu le retour du garçon, ne voyant rien venir, se décide à user de ce qui est devant lui ; il verse le moutardier dans son assiette et à grand-peine en achève le contenu avec son pain qu'il trempe consciencieusement dans la moutarde. En essuyant les gouttes de sueur et les larmes qui coulaient sur ses joues, il ne put s'empêcher de trouver que la chère était très maigre, mais terriblement forte, et le régime bien difficile à suivre.

L'ancienne société protectrice des animaux, section de la Vallée, étant dissoute, un comité provisoire, qui s'est formé dans le but d'en constituer une nouvelle, vient d'adresser à ses concitoyens un appel qui conclut en ces termes :

« Nous espérons que le goût du beau et du bien étant dans le caractère des habitants de La Vallée, qu'ils s'empresseront de vouloir faire partie d'une Société dont le but si noble est de protéger les animaux utiles sincères à l'entretien de l'homme.

En traitant avec douceur les animaux, l'effet réagit sur les rapports que l'homme a avec son prochain.

La Vallée ne peut rester en arrière de la civilisation et du progrès. »

L. MONNET.